

ler; c'était utile, car ils eurent la satisfaction de débusquer quelques cavaliers dont ils envoyèrent une partie dans l'autre monde.

Le but principal de la reconnaissance était de trouver un moyen de franchir le Rietto. Le général découvrit un petit gué près de l'ancien moulin d'El Batam, par où passaient les mulets apportant le blé et remportant la farine. Le passage était médiocre, mais avec quelques travaux du génie, il deviendra praticable et, au moyen d'une rampe qu'on entaillera dans la berge de la rive opposée, on débouchera facilement sur la grande plaine qui descend en pente douce vers le Nord jusqu'à Puebla.

Donc, nous avons atteint le but proposé : trouver un chemin pour tourner la forteresse par le Sud. La route n'existe pas, mais avec quelques travaux sur l'itinéraire que nous venons de parcourir, non seulement la division passera, mais encore son énorme convoi. Du reste, il est impossible de passer ailleurs, sous peine de se faire écraser par les canons de la place.

Vers une heure nous faisons demi-tour. En revenant, on jalonne l'itinéraire et on note avec soin les points sur lesquels il y aura des travaux à exécuter. Un peu avant la nuit, nous rentrons à San-Bartholo.

Le 18 mars, à 3 heures, nous sommes sur pied pour aller, enfin, investir la place. On ignore les obstacles qui peuvent nous être opposés, les difficultés que nous pouvons rencontrer; aussi, comme à tout prix il faut que le soir même Puebla soit enfermé dans un cercle de fer, nous nous mettons en route aux premières lueurs de l'aurore.

En avant, marche l'escadron mexicain, puis le 7^e bataillon de chasseurs avec la compagnie du génie qui amène des travailleurs indiens; l'artillerie suit; puis le général Bazaine part avec le 3^e zouaves et le reste de l'artillerie. Enfin viennent le convoi des mulets de l'administration, le 51^e et le 62^e. La cavalerie, étant inutile dans les terrains que nous allons parcourir, marche la dernière.

Nous suivons le même chemin que la veille passant encore près de la Garita d'Amozoc et, une fois de plus, je ne puis comprendre pourquoi le fort de Guadalupe, en voyant tant de troupes massées, ne nous fait pas l'honneur de quelques boulets; mais rien ne vient troubler notre mouvement, hardi mais inévitable.

La colonne confectionne la route au fur et à mesure qu'elle avance. Il y a bien quelques passages difficiles, surtout pour l'artillerie, mais on en vient à bout, et tout s'avance. De bonne heure, nous arrivons dans le vallon d'El Batam, sur le *Rietto*.

On pousse immédiatement un bataillon du 3^e zouaves sur le plateau de l'autre côté et on place des compagnies du 51^e sur les pentes du Tepozutchil. Un grand nombre de cavaliers mexicains s'agitent devant nous; mais ces braillards de la veille se contentent de tirer avec nos avant-postes. On n'en fait pas moins la grand'halte et les troupes déjeunent. Vers midi, toute la colonne est massée dans la vallée du *Rietto*; et, à une heure, on se remet en mouvement. On envoie un deuxième bataillon de zouaves sur le plateau pour mieux couvrir le passage et la sortie du défilé.

Le 51^e passe en partie, puis on fait venir la cavalerie qui, cette fois, trouve dans la plaine un magnifique terrain d'action.

L'ennemi semble s'être réveillé; on voit, en avant de la place, une cavalerie nombreuse dans la plaine; on compte jusqu'à seize escadrons en bataille; mais il n'y a que des tirailleurs qui s'avancent près de nos zouaves et tirent sans discontinuer, ce qu'ils appellent « tirotear ». C'est pour permettre aux grands chefs de l'armée de faire des rapports qui feront savoir à Mexico qu'ils ont combattu les ennemis avec furie et les ont vaillamment repoussés, leur tuant plus d'hommes qu'ils n'étaient. J'ai ces rapports sous les yeux et, en écrivant ceci, je suis encore au-dessous de leur jactance. Ainsi, cette fusillade ne nous blesse que deux hommes et encore légèrement.

A mesure que le gué est franchi et qu'on débouche sur la plaine, le général fait déployer ses troupes et met quelques pièces en batterie pour être paré à tout événement. La cavalerie prend ses dispositions pour être prête à agir dans ce superbe terrain qui s'étend devant nous.

Lorsque tout fut passé, le général fit former toute sa division en colonne par division à distance entière, la cavalerie en colonne sur le flanc du côté de la place avec deux canons; le reste de l'artillerie avec l'ambulance, le convoi et les bagages se placèrent sur le flanc gauche, du côté opposé à Puebla. Le 3^e zouaves quitta ses positions de protection, se forma en arrière-garde, et quand toutes ces dispositions furent prises, cette masse imposante se mit en marche.

Ce fut un spectacle splendide, grandiose, que cette belle division qui venait pourtant de franchir un défilé reconnu infranchissable, défilant, à deux mille lieues de la France, dans un ordre admirable, musiques en tête, aigles déployées, dans cette plaine unie et dépourvue d'arbres, qui, en ce moment devrait être un champ de bataille, à trois mille mètres des canons de cette grande place qu'elle va attaquer. Les Mexicains durent être quelque peu troublés de l'ironique honneur qu'on leur faisait en leur offrant une pareille revue. Ils n'osèrent cependant rien tenter pour la troubler, et cette immense et puissante colonne, marchant droit devant elle, se dirigea sur l'hacienda de San-Bartholo, au milieu de la grande plaine qu'elle traversa sur plus de six kilomètres. Cet investissement sous les canons d'une grande forteresse fut un chef-d'œuvre théâtral d'opération tactique.

Il était presque nuit quand nous parvînmes à l'hacienda, où on campa en un immense carré dont elle était le centre.

Quelques instants après, les Mexicains purent jouir de cet autre spectacle peu ordinaire lui aussi, de l'étincellement de nos milliers de feux de bivouacs, brillant dans l'obscurité de la nuit.

En échange, la place nous offrit une représentation pyro-

technique qui, non plus, ne manquait pas d'intérêt. Après le dîner, nous assistâmes à un feu d'artifice qu'elle nous donna en brûlant des fusées et des moines de toutes couleurs qui servaient de signaux. C'était la télégraphie optique que la garnison, désormais privée de tous autres moyens de communication, employait avec l'extérieur pour annoncer au gouvernement de Mexico qu'elle s'était couverte de gloire et que, si elle était momentanément bloquée, elle nous avait infligé les pertes les plus terribles. (*Rapports officiels.*)

Au matin, nous étions sans nouvelles du général Douay; on ignorait le résultat de l'investissement par le Nord. Il avait dû trouver quelque résistance, car nous avons entendu le canon. Nous montâmes sur la terrasse de l'hacienda et observâmes, avec nos jumelles, le sommet du Cerro San-Juan que l'on voit se dresser à gauche de la ville; bientôt nous commençons à y découvrir certains grouillements de points noirs et nous pouvions nous convaincre que c'étaient des Français. Le mouvement enveloppant du général Douay a donc réussi également et nous occupons ce point de première importance, à 2.000 mètres des ouvrages de la place qu'il domine de sa grande altitude.

Le général Bazaine, très heureux de ce résultat, donne l'ordre de départ pour 9 heures. Il veut, sans tarder, rechercher le moyen de se relier à la 2^e division; mais pour ce faire, il faut, afin de ne pas se rapprocher de la forteresse, franchir la rivière *Atoyac*, qui coule du Nord au Sud, et à l'Ouest de Puebla. Ce cours d'eau profond et rapide, coulant au fond d'une énorme barranca, est signalé comme très difficile à passer. Le général se décide à aller lui-même étudier cette opération et part avec toute sa cavalerie. Derrière lui marche la brigade de Berthier avec l'artillerie et le convoi; le reste de la division est maintenu à San-Bartholo pour garder la plaine.

Nous nous dirigeons directement vers l'*Atoyac* pour trouver un gué, dit de San-Martinito, qui est, paraît-il, le seul passable dans cette région. Mais nous constatons que la bar-

ranca qui sert de lit à cette rivière est encore plus mauvaise qu'on ne le pensait; l'accès au gué est même impossible; pour l'atteindre il faut descendre dans la grande barranca par une autre ravine qui y aboutit, traverser le fond vaseux de celle-ci, grimper et descendre des escarpements, puis suivre des méandres dans des ravines secondaires, et ce n'est qu'avec des peines inouïes que nous parvenons enfin au bord du gué dans le bassin principal. Cette promenade longue et difficile dans cet atroce défilé était extrêmement dangereuse, car notre cavalerie, en cas de surprise, aurait été fort compromise. Cette exploration était une faute; elle aurait dû être faite seulement par un officier et quelques cavaliers. Mais le général avait eu la précaution de faire prendre position sur la berge à la brigade de Berthier pour tenir à distance toute agression ennemie et protéger notre passage.

L'*Atoyac* a 30 mètres de largeur et 1 m. 30 de profondeur. Le lit est rocheux; il y coule avec rapidité une eau jaune et glacée. Aussi l'infanterie et l'artillerie ne pouvant passer, le général fait traverser la cavalerie qu'il établit sur le plateau de l'autre rive et revient pour prescrire au général de Berthier de rester définitivement sur sa position de manière à garder le gué jusqu'à son retour.

Une fois sur l'autre rive de cette fantasque rivière, nous nous dirigeons sur Las Animas, situé au pied du Cerro San-Juan et où il existe un pont. En traversant la plaine, nous rencontrons un escadron de chasseurs d'Afrique qui bat l'estrade pour arrêter les courriers mexicains sortant de la place ou y entrant.

Le pont de Las Animas est occupé par le 99^e qui a déjà commencé des travaux de défense contre l'extérieur et contre la place. Cette hâte à remuer la terre pour se protéger quand on va attaquer, me semble pusillanime.

Le général Lhériller vient au devant du général et lui annonce que, d'un moment à l'autre, va arriver le général en chef qui vient installer son quartier général au sommet du

Cerro San-Juan. C'est une bonne mesure, car on peut être assuré que désormais il verra les choses de haut! Le général Bazaine se décide à l'attendre, il prescrit à sa cavalerie de faire la grand'halte, et monte au Cerro qui, la veille, avait été enlevé sans coup férir. Nous grimpons sur la terrasse d'un gros édifice couronnant la butte San-Juan qui, il faut l'espérer, ne sera pas un autre « Mont Saint-Jean »!

Un spectacle captivant s'offre à nos yeux. Puebla se livre à nos investigations comme un immense plan en relief et laisse voir tout le détail de ses rues et de ses ouvrages de défense. En face et sous nos pieds, se présente le *Pénitencier*, gigantesque construction maçonnique polygonale, à trois étages, percée de nombreuses ouvertures et qui, unie aux bâtiments de l'ancien couvent de San-Xavier, présente un bloc colossal de pierres pouvant résister aux plus rudes attaques. Ce champion d'élite me paraît avoir été jugé digne de recevoir nos premiers coups, et je ne puis m'empêcher de remarquer que, cette fois encore, on va attaquer le taureau par les cornes? C'est plus noble du reste.

A l'arrivée du général en chef, on hisse au sommet de la terrasse le pavillon de France et on l'assure d'un premier coup de canon dont le boulet va frapper la Garita de Mexico, la porte de Puebla. C'est une manière polie de se présenter; mais, dans ce cas, il est peu probable qu'on réponde: « Entrez. »

Le général a l'air assez maussade. Du reste, il paraît que c'est son habitude. Il est suivi d'une nuée de personnes, plus ou moins militaires. C'était un escadron qui l'accompagnait! Au milieu de cette foule grouillante, je reconnus de suite le général Almonte. Je ne l'avais jamais vu; mais sa figure indienne si pure me le révéla de suite dans ce personnage tout brodé d'or que je considérais avec curiosité. Le général Douay accompagnait le grand chef.

Le général Forey s'entretint un moment avec le général Bazaine; puis nous quittâmes cette grande fantasia qui

faisait l'ascension du Cerro, pour revenir aux affaires sérieuses. Sur les indications du général en chef, nous prenons un autre chemin que pour l'aller et qui passe l'*Atoyac* au gué de Mayorasgo, plus rapproché de la place. Mais nous constatons que si le premier que nous avons franchi était au moins passable pour la cavalerie, celui-ci est presque impraticable. C'est un casse-cou où il faut faire exécuter aux chevaux une gymnastique peu équestre pour entrer dans l'eau et en sortir. Enfin nous passons et après avoir traversé un énorme moulin nous gagnons San-Bartholo.

Aussitôt, le général envoie l'ordre à notre convoi, resté à Amalucan, de nous rejoindre le lendemain sous l'escorte du 20^e bataillon de chasseurs établi au Tepozutchil, en passant par la route que nous avons suivie et fait améliorer. Pour protéger sa marche dans la plaine, le 62^e est envoyé camper au débouché du défilé d'El Batam. Puis le général repart pour Mayorasgo, où nous n'arrivons qu'à la nuit. Le moulin se trouvant dans le fond d'un ravin d'accès difficile, il est impossible dans l'obscurité d'y faire descendre les troupes. Le général les installe plutôt mal que bien sur le bord du plateau. Mais le quartier général s'établissant dans l'hacienda du moulin, il faut le garder et on m'envoie dans les ténèbres et dans un terrain inconnu, avec une compagnie de grenadiers, placer des grand'gardes de l'autre côté du ravin. En explorant « à tâtons » le terrain, je faillis souvent me casser avec mon cheval; j'entrai même dans une case d'Indien en passant par le toit que j'avais pris pour un talus. Enfin, je parvins à placer la compagnie de façon à couvrir au moins le quartier général, alors on m'en envoya trois autres qu'il fallut placer par les mêmes procédés. Je n'en restai pas moins perplexe, craignant d'avoir négligé quelque trouée par où on aurait pu nous faire une alerte. Quand je revins au moulin, le général y arrivait d'un autre côté et il fallut allumer des torches pour qu'il put dévaler sans accident; il était 10 heures, le moment de

dormir. Et le lendemain, 20 mars, dès 5 heures, nous étions à cheval car le général repart en reconnaissance.

Au départ, nous remontons le fond d'une barranca se dirigeant vers Puebla et qui débouche dans la plaine sur un terrain tourmenté et boisé, lorsque sur une petite éminence, à la croisée de plusieurs chemins venant de Puebla, nous trouvons un rancho, portant le joli nom de Gallinero, en français poulailler, ce qui aurait bien fait notre affaire à l'heure du déjeuner. La position paraissant bonne à occuper, le général envoie chercher une compagnie de chasseurs à pied. A ce moment se produisit un incident pénible. Nous vîmes sortir d'une barranca une douzaine de cavaliers qui nous criblèrent non de balles mais d'injures; l'un d'eux portait un uniforme d'artilleur français et nous interpella en français en nous saluant de son képi; c'était un déserteur. Ce misérable eut l'impudence de nous crier : « Vive la République... la liberté..., venez à nous, chasseurs ! » Nous avions avec nous toute la cavalerie, nous aurions pu détacher quelques cavaliers pour donner la chasse à ce gredin, mais aussi tomber dans un piège; ce n'était pas la peine de risquer un homme pour avoir sa peau. Le général se borna à embusquer des chasseurs à pied pour envoyer quelques coups de carabine, qui mirent à terre un des Mexicains; les autres s'éloignèrent.

Au sortir des terrains fourrés qui avoisinent l'*Atoyac*, nous débouchons dans la plaine de Puebla, de six kilomètres d'étendue et dénudée; au milieu et au fond d'un large vallon se trouve l'étang de San-Balthazar formant un obstacle infranchissable de plus d'un kilomètre. La position était bonne avec de larges vues sur la place, et le général envoie chercher le 51^e pour l'occuper; puis il continue vers l'Est où la barranca du *Rietto* termine la plaine, et à quelque distance dans le Sud nous apercevons le 62^e qui se dirige vers le Tepozutchil au devant du convoi.

Cependant du côté de la place étaient apparues des troupes de cavalerie dont le nombre augmentait sans cesse.

Evidemment l'ennemi avait découvert la marche du convoi et il envoyait sa cavalerie pour l'attaquer à son débouché dans la plaine; mais nous sommes là. Et cependant, à mesure que ses masses augmentaient, elles se rapprochaient de nous et il fallut nous flanquer de leur côté. En tous cas, la présence du 51^e déployé devant l'étang et le mouvement du 62^e nous évitèrent sans doute un combat de cavalerie qui ne nous eût procuré aucun avantage et, fort sagement, le général voulut s'y soustraire.

Parvenu à la route de Totimehuacan longeant le *Rietto*, le général s'arrête à une croisée de routes venant de Puebla.

A peine avions-nous prononcé notre halte, que la cavalerie ennemie, qui avait cherché à nous attirer sur elle, poussa ses vedettes tout près de nous, semblant vouloir nous tenter de la charger, pour nous attirer sous les canons du grand fort de Totimehuacan dont on aperçoit les crêtes en arrière des escadrons mexicains. C'était pourtant une proie bien alléchante pour nos chasseurs d'Afrique qui dévoraient des yeux ces huit escadrons mexicains se moquant de nous et nous faisant risette pour nous attirer dans un piège. On ne voyait pas d'artillerie auprès d'eux, ni d'infanterie; mais il devait s'en trouver embusquées dans les vallons voisins. Le général se borna à faire prendre à sa cavalerie une formation préparatoire pour la charge; et, faisant mettre pied à terre à quelques cavaliers de la réserve, il fit ouvrir le feu sur les vedettes ennemies; c'était dire aux Mexicains qu'on dédaignait de les charger mais qu'on était prêt à les recevoir. Ils comprirent et éloignèrent leurs vedettes.

Le général ayant bien vu son terrain, se met au retour pour rentrer à son quartier général, et la cavalerie mexicaine, tenue en respect par le 51^e, se contente de suivre de loin nos escadrons.

Dans la journée, le général repart, à pied cette fois, accompagné de ses officiers et d'une compagnie de zouaves. Il va reconnaître, à 600 mètres seulement, le petit village d'Amatlan, plus rapproché de Puebla et situé dans le con-

fluent d'un petit cours d'eau, le *San-Francisco*, descendant de la Malintche, traversant Puebla, puis se jetant dans l'*Atoyac*. Nous y trouvons quelques vedettes ennemies qui s'enfuient à notre approche. Cette position d'Amatlan avec le gros moulin d'El Medio qui est à côté, est, à tous les points de vue, bien préférable à celle de Mayorasgo, enfoui dans un affreux ravin; on y trouve plusieurs grands bâtiments, un couvent, une église, bon nombre de maisons, de l'eau en abondance et facile à approcher, du bois; tout ce qui est enfin nécessaire à un bon campement. On peut y établir des magasins, une ambulance, des services, etc... En outre, comme position militaire, on occupe le *San-Francisco*, l'*Atoyac*, et on est plus rapproché de la place que l'on resserre davantage. Aussi, le général décide qu'on se portera sur ce point et qu'il mettra son quartier général dans l'habitation du moulin del Medio.

Le lendemain, 21 mars, avant le jour, le général monte à cheval; cette fois nous allons faire une reconnaissance offensive! Il emmène toute la cavalerie, le 51^e, deux sections d'artillerie, et se dirige vers la laguna de San-Balthazar. Là, il laisse son régiment d'infanterie en position comme la veille, mais ayant en plus une section d'artillerie. Puis il continue jusqu'à la route de Totimehuacan. Le 62^e avait passé la nuit au-dessus du gué del Batam pour garder une partie du convoi dont les lourdes voitures n'avaient pu franchir la veille la rampe qu'il faut gravir pour monter sur le plateau en sortant du gué. Ce régiment se trouve donc à peu de distance de nous, et le général m'envoie chercher un de ses bataillons qui vient promptement rejoindre la colonne. De nombreux et forts partis de cavalerie se montrent dans la plaine et surtout auprès du village de San-Balthazar, à 1.500 mètres de l'étang.

Le général porte en avant sur la route la compagnie de grenadiers du 62^e, et à la droite, le long des berges du ravin du *Rietto*, la compagnie de voltigeurs; la cavalerie se